

## OUBLIER LA FRANCE, Confession d'un Algérien

Achour OUAMARA. Ed. de l'Aube, 1997

---

“Oublier la France”, il fallait oser ce titre ! Mais, contrairement à ce que l'on peut croire, ce titre invite moins à l'amnésie — dont le seul effet aurait été le piège répétitif de la réminiscence — qu'à une dialectique de la mémorisation ou de la remembrance et du dépassement. Le sous-titre “Confession d'un Algérien” ancre bien cette dialectique par les copules qu'il crée entre “Oublier-Confession”, et “France-Algérien”. Tout nous invite donc, dès l'incipit, à nous attendre — ou à nous laisser surprendre par — au non attendu. Le non attendu, dès le premier chapitre, est “que le passé passe !” Trêve de complaisance dans l'image victimale mirée dans le miroir-France. Le temps n'est plus au deuil de la France mais à celui de l'image victimale même. “Je veux oublier dans la souvenance” confie Achour OUAMARA qui a l'art de la formule. Formule catharsistique sous la plume, superbe disons-le, d'un spécialiste du discours. Le discours, c'est l'affaire d'A. OUAMARA, il en connaît les secrets, il en démonte la mécanique pour le faire parler au-delà de ce qu'il laisse entendre. (Tous ceux qui ont lu de lui “Le discours désimigré” le savent).

Qu'est-ce et pourquoi “oublier la France dans la souvenance” ? C'est tout l'art de la confession de ce profondément

Algérien profondément francophone mais écorché dans ces deux profondeurs. Je dis bien l'art, car l'inattendu nous attend encore ici : là où le risque pathétique est grand, nous sommes happés plutôt par une lucidité “portée sur la dérisio[n]”, une lucidité d' “homme nu” débarassé des “loques” de toute fausse pensée, de toute forme de supercherie, ici dénoncées, qui cachent l'inavouable : l'accès inhibé à une définition de soi qui ne soit le fait de l'autre ou contre l'autre, doublé d'une infirmité à penser hors forclusion de la mémoire et, hors dichotomie idéologique occidental ou orientalo-coloniale.

A. OUAMARA confesse cet inavouable, mieux il pense cet impensable et le déconstruit. Le résultat est l'invitation à se débarrasser du colonisé après s'être débarrassé du colonisateur, à quitter les oubliettes de la pensée victimale d'un côté et de la mauvaise conscience de l'autre, condition sine qua non pour que l'Algérie renaisse de ses cendres et affronte son destin mémoriel que l'auteur dit en son nom : “Tout ce qui n'est pas moi m'est futur”. Autrement dit, ni un non-moi, ni un anti-moi, mais ce qui révèle et enrichit à la fois mon moi. Un profond appel à la démocratie vraie — si j'ose ce qualificatif, mais les travestissements du mot démocratie qui devrait se soutenir tout seul sont telle-

ment monnaie courante —.

Une démocratie vraie en Algérie suppose de dépasser deux démesures qui en mesurent le déficit depuis l'indépendance : “le mépris de la langue berbère et la soumission de la femme à l'infâme code de la famille”. Deux instances fondatrices que le phallo-nationalo-théocratisme des pouvoirs successifs emmure vivantes pour sauvegarder leurs priviléges, en hypothéquant l'affranchissement de l'Algérie et de ses enfants.

“Changer de paradigme” conclut A. Ouamara. Un appel à mûrir, à casser les cercles de l'impuissance, du ressentiment et, aujourd'hui, de la violence. Un appel à déposer le fardeau idéologique et affectif qui enferme, pour “laisser advenir le futur”. Changer de paradigme, c'est un accouchement, une re-naissance. Assurément, cela ne peut advenir si le corps qui accouche (la femme) reste mutilé, stérilisé, et si le nom (la langue) qui fait naissance symbolique demeure étouffé.

D'aucuns verront peut-être dans ce livre un pamphlet ou un réquisitoire, je dirais tout simplement que c'est un superbe livre contre la bêtise humaine. ■

**Abdellatif CHAOUI**

## ADIEU, à Emmanuel Lévinas

Jacques Derrida. Ed. Galilée, 1997

---

Qu'est-ce que l'hospitalité sinon le récit sans cesse repris, sans cesse recomencé, indéfiniment commenté et creusé, d'une scène primitive, d'une intrigue originelle : la rencontre d'autrui.

L'hommage de Jacques DERRIDA

à Emmanuel LEVINAS nous entraîne au-delà de l'enchevêtrement de l'apparence. Il faut que quelque chose advienne au moi. Ce quelque chose c'est quelqu'un, et ce quelqu'un n'est à proprement parler personne : il est cette part de l'autre homme qui échappe à l'idée qu'il me laisse, qui se

défait de la forme par laquelle pourtant il se manifeste, qui résiste à sa thématisation et que Jacques DERRIDA nomme après LEVINAS, *visage*. ■

**Mohammed SEFFAHI**

## COMMENTER LA FRANCE,

Michel Wieviorka. Editions de l'Aube, 1997

---

Cet ouvrage regroupe une série d'articles parus dans les quotidiens Libération et Le Monde, de 1990 à 1996.

Dans le texte inédit d'introduction, l'auteur insiste sur l'articulation et la complémentarité des démarches journalistique et sociologique, celle-ci informant celle-là en se mettant au service de l'actualité. C'est pourquoi, l'auteur saisit ces occasions médiatiques pour interroger différents lieux de conflits, tels que la nation, la citoyenneté, la violence, l'identité, la différence, l'entreprise, l'école, le terrorisme, l'extrême-droite, ...

Mais ce qui ressort le plus de cette série d'interventions, c'est sans doute la réflexion constante, toujours poussée plus loin, de la notion cruciale d'identité tant galvaudée aussi bien par les thuréfériques du communautarisme (différentialistes radicaux) que par les ayatollahs outranciers d'une République abstraite. Mettant dos à dos le communautarisme et l'assimilationisme, l'auteur préconise un

multiculturalisme, fauté d'autre terme, qu'il définit comme "un principe assurant la possibilité pour des individus et des groupes qui se réclament d'une identité culturelle particulière de coexister démocratiquement avec d'autres individus et d'autres groupes qui se réclament d'autres identités particulières" (p.151, c'est nous qui soulignons).

Par ailleurs, non seulement les demandes culturelles et identitaires sont souvent lestées de demandes sociales, elles peuvent de surcroît être formulées en termes universalistes. Aussi, concilier les valeurs universelles et le respect des particularismes, gérer démocratiquement la différence, nécessite-t-il un pragmatisme qui conçoit sereinement les phénomènes culturels en termes conflictuels sans qu'ils soient pour autant des menaces pour la République. Or "la France, précise l'auteur, est un pays qui, bien plus que d'autres, hésite à entendre la différence dès lors qu'elle sort de l'espace privé. Plutôt que de l'accepter comme un élément de la vie

démocratique, de l'encourager à devenir une source de débats et de tensions qui en font le moteur de conflits, et donc de rapports sociaux, on préfère, dans notre pays, soit la nier, soit la refouler, soit la diaboliser" (p.87).

La France accueille, produit et reproduit des identités, souvent conséquence de l'exclusion sociale. Penser les dissoudre dans la République éthérée participe d'une vision imaginaire des phénomènes sociaux. Et tous les discours incantatoires sur la République n'y changeront rien.

Que peut ou doit faire la Gauche ? Elle doit, "sans verser dans le multiculturalisme caricatural que personne ne défend, assurer la remontée des différences culturelles dans la sphère politique, leur apprenant ainsi à combiner leur spécificité et les valeurs universelles nécessaires à la vie collective" (p.88). Le veut-elle ?

■ **Achour OUAMARA**